

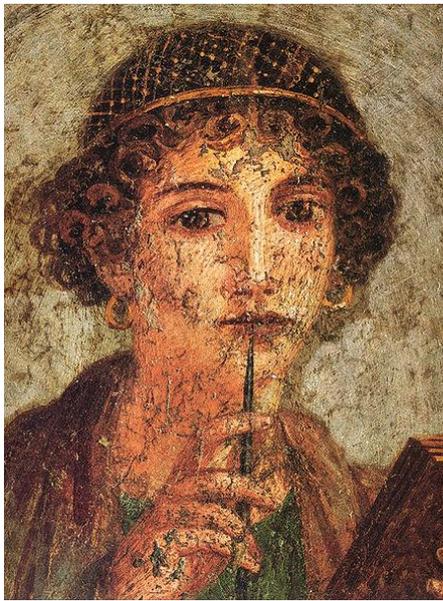
Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES DE DOMINIQUE HOIZEY N° 51

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
JUN 2020 ISSN 2431-1979

LETTRES LATINES



Jeune femme au stylet
Pompéi

Si vous avez lu *Le Satiricon* ou vu le film que Fellini a tiré du fameux livre de Pétrone vous vous souvenez de Trimalcion. Ce truculent personnage se vante, au cours d'un inoubliable banquet, d'avoir trois bibliothèques « dont une grecque, une autre latine » (*unam Graecam, alteram Latinam*). C'est qu'à Rome, au temps de Claude et de Néron, on parlait aussi bien latin que grec. J'appartiens à une génération où il n'était pas rare d'étudier au collège puis au lycée l'une et l'autre de ces deux langues anciennes. Je ne discuterai pas comme Giacomo Leopardi de « la supériorité de la langue latine sur la langue grecque », mais ma préférence allant à la première plutôt qu'à la seconde – j'ai retrouvé dernièrement mon brevet de grammaire latine obtenu en classe de...sixième – je (re)lis plus volontiers les auteurs latins que les auteurs grecs. Et j'ai gardé pour la *Roma aeterna* une passion dont cette jeune romaine de Pompéi peut témoigner.

Pétrone, Lucain, Perse, Sénèque

La littérature à l'époque de Néron

LIRE PAGES 2-4

HISTOIRE ROMAINE

**Le paradoxe de Marc Aurèle, empereur et... philosophe
Julien l'Apostat, l'empereur qui aimait les dieux et les livres**

LIRE PAGES 5-6

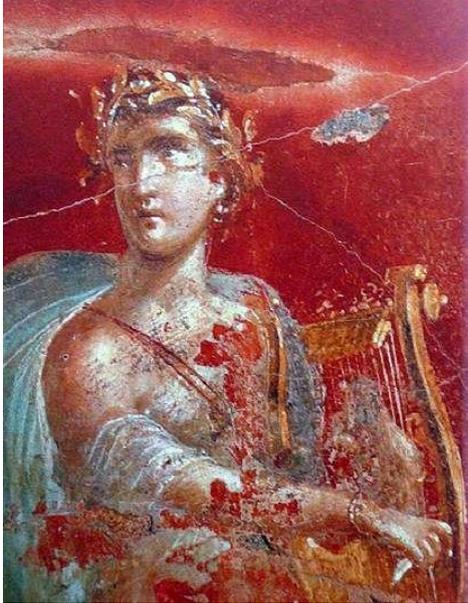
MAGNIS DOCEO DE REBUS

J'enseigne de grandes choses

LUCRÈCE

Pétrone, Lucain, Perse, Sénèque

La littérature à l'époque de Néron



Apollon
Peinture murale (Moregine)

Ce bel Apollon qui se donne à voir sur le mur d'une maison antique de Campanie passe pour être le portrait de Néron lui-même. Il aurait d'ailleurs séjourné en ce lieu à l'occasion de sa venue à Pompéi en 64. C'est que Lucius Domitius Ahenobarbus, empereur des Romains en 54, aimait jouer de la lyre, chanter, déclamer et même monter sur la scène. Qu'il ait fait de Pâris le héros d'un poème – eh oui ! il composait – n'est pas fortuit, remarque Eugen Cizek : « En Pâris, artiste et berger, jouisseur effréné et bel homme, succombant aux charmes des jolies femmes et sportif accompli, nonchalant et souvent déroutant, retors et cruel au besoin, Néron chantait un précurseur légendaire, mais aussi son propre modèle.¹ » Et ce n'est donc sans doute pas non plus un hasard si Rome, sous son règne, brilla par sa vie culturelle.

Pétrone : « Je raconte en une langue sans fard (*candida lingua*) »

Pétrone, un intellectuel proche de Néron, dont Tacite dira qu'« il fut admis à la cour parmi les favoris de prédilection » (*inter paucos familiarum Neroni adsumptus est*), donne dans le *Satiricon*, à travers « la critique moqueuse des traditions littéraires les mieux établies² », une idée du bouillonnement intellectuel à Rome au cours du 1^{er} siècle. Des allusions à ses contemporains Lucain, Sénèque et... Néron lui-même témoignent dans le même sens. Au début du roman, Encolpe, le principal héros et le narrateur, se plaint que la poésie « a perdu son éclat, son bel air de santé » et que « de toutes les productions de cet art, qu'on dirait nourries au même régime, aucune n'a pu atteindre aux cheveux blancs de la vieillesse³ ». Poursuivons notre lecture. Déambulant dans une galerie de tableaux – la scène a été filmée par Fellini, Encolpe croise « un vieillard chenu, au visage tourmenté, et qui semblait annoncer je ne sais quoi de grand, mais dont la mise assez peu brillante laissait clairement deviner qu'il appartenait à cette classe d'hommes de lettres qui n'ont point la faveur des riches⁴ ». Il s'agit d'Eumolpe qu'Encolpe suivra dans ses pérégrinations qui les mèneront notamment à Crotona après un fabuleux naufrage. C'est à ce niveau du récit de Pétrone qu'Eumolpe expose ses idées sur la poésie appelant à prendre modèle sur Homère « et les lyriques, Virgile le Romain, et l'heureuse recherche d'un Horace⁵ ». Il récite dans la foulée un poème qui fait penser à la *Guerre civile* de Lucain non sans avoir au préalable averti que dans ce genre d'œuvre il faut que « l'imagination puisse se donner libre carrière, de manière qu'on reconnaisse dans l'œuvre plutôt le délire prophétique d'un esprit inspiré que l'aride vérité d'une narration attachée religieusement aux témoignages⁶ ». Face à un Lucain qui s'impose comme un anti-Virgile et à un Sénèque comme un anti-Cicéron, où se situe Pétrone ? Il dit simplement raconter « en une langue sans fard les gestes et les mœurs du populaire⁷ ». De fait, on ne s'ennuie pas à le lire. J'évoque plus haut, entre autres pages fameuses, le fameux banquet de Trimalcion, mais il y en a bien d'autres qui donnent raison à Tacite quand il écrit à propos de Pétrone qu'il avait la réputation d'« un voluptueux raffiné dans son art⁸ ». De ce roman « baroque » j'aime bien, par exemple, la scène dans la galerie de tableaux : « J'en vis de la main de Zeuxis que l'injure du temps n'avait pu réussir à détruire ; je vis aussi des esquisses de Protogène, qui luttèrent de vérité avec

la nature elle-même, et que je ne touchai point sans un certain frisson. [...] Les figures étaient dessinées au naturel avec un tel art, qu'on s'attendait à voir la peinture s'animer.⁹ »

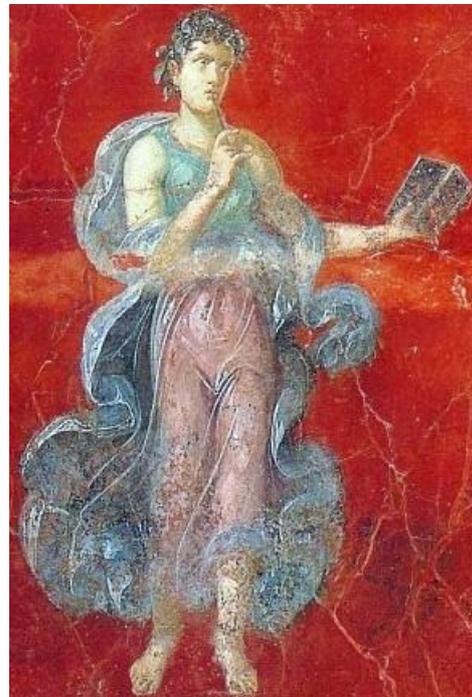
Le « poème romain » que Néron inspira à Lucain

Originaire de Capoue où il naquit en 39, Lucain, neveu de Sénèque, eut pour maître à Rome le philosophe stoïcien Annaeus Cornutus. Proche de Néron dont il fait l'éloge au début de son poème de la *Guerre civile* – « ...tu suffis, toi, à inspirer un poème romain¹⁰ » – il ne s'en donna pas moins la mort à vingt-cinq ans, le 30 avril 65, sur ordre de... Néron lui-même ! Sénèque et Pétrone subirent le même sort. Le poème de la *Guerre civile*, connu également sous le nom de *Pharsalia*, retrace une histoire qui nous est bien connue : « Déjà César dans sa course avait franchi les Alpes glacées et conçu dans son esprit de grands mouvements et la guerre future. Quand on vint sur les bords étroits du Rubicon...¹¹ » Ce long poème ne manque pas d'attraits pour un passionné d'histoire romaine qui ne craint pas les écarts et les excès que « le délire prophétique d'un esprit inspiré » (voir plus haut) peut faire naître chez un poète. Je ne pense pas que l'auteur de la *Légende des siècles* me contredirait, mais ne nous éloignons pas trop loin. Je me bornerai au portrait peu aimable que Lucain brosse de Cléopâtre, « l'opprobre de l'Égypte, la fatale Erinys du Latium, dont l'impureté a fait le malheur de Rome.¹² » Et savez-vous ce qui lui donna son audace ? C'est « la première nuit que passa dans le lit de nos chefs l'incestueuse fille des Ptolémées¹³ ».

QUIS TIBI UESANI UENIAM NON DONET AMORIS, ANTONI...

Qui pourrait ne pas te pardonner, Antoine, ton amour insensé, quand le rude cœur de César a brûlé des mêmes feux ? et même, au milieu de sa rage, au milieu de ses fureurs, dans le palais habité par les mânes de Pompée, cet adultère, tout couvert du sang du désastre thessalien, a fait une place à Vénus dans ses préoccupations et mêlé aux soucis des armes d'illégitimes unions, des enfantements qui violent la loi conjugale. O honte !¹⁴

La lecture du poème de Lucain est un bel exercice pour l'amateur d'histoire et de littérature s'intéressant à une période de l'histoire romaine riche en événements politiques, militaires et sociaux qui débouchera sur l'empire. Qu'en pense le poète ? « Œuvre sacrée, œuvre sublime des poètes ! tu dérobes tout au destin, tu donnes aux peuples mortels l'éternité des âges. Ne te laisse pas, César, gagner par l'envie devant ces consécérations de la gloire ; car, s'il est permis de faire une promesse aux Muses latines, aussi longtemps que vivront les honneurs du chantre de Smyrne [Homère], la postérité lira mes vers et ton histoire ; notre Pharsale vivra, et jamais siècle ne nous condamnera aux ténèbres.¹⁵ »



Calliope, muse de l'éloquence et de la poésie
Peinture murale (Moregine) ⇒

Persius, quis leget haec ?

Perse (Aulus Persius Flaccus) n'est pas un poète facile à aborder. Et je ne vois pas comment l'introduire sinon en faisant mien le petit dialogue du début de sa première satire : « Ô les soucis des hommes, et ce vide en les choses ! / – Mais qui va lire ça ? – Tu me parles ? Personne, / Par Hercule.¹⁶ »

Croyez-moi, Perse mérite qu'on s'attarde sur une œuvre que son traducteur, Bernard Pautrat, présente comme celle d'un stoïcien... comique. Né en 34, mort en 62, Perse eut pour maître, comme Lucain qu'il a bien connu, le philosophe stoïcien Annaeus Cornutus. Il croisa Sénèque, et l'on doit à son ami Caesius Bassus – on dit que ce dernier serait mort lors de l'éruption du Vésuve de 79 – la publication de ses satires. Quand à sa vocation de poète satiriste, l'influence de Caius Lucilius n'y fut pas étrangère. Horace qui le tenait pour l'inventeur du genre satirique dit de ce dernier qu'« il dictait au pied levé deux cents vers » tout en rapportant qu'il était « bavard, paresseux devant le travail pénible d'écrire, d'écrire bien, car, pour la quantité...¹⁷ » Voilà un reproche que l'on n'adressera pas à Perse qui nous a laissé un « admirable monument littéraire¹⁸ », attachant et drôle.

...ce rire bien à moi
Qui est tellement rien, à toi je ne le vends
Pour aucune Iliade.¹⁹

Quand Sénèque faisait rire Néron

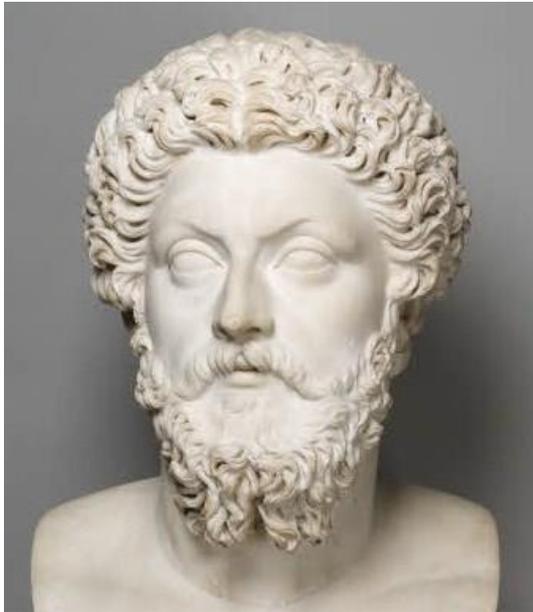
« Tu n'imagines pas combien chacune de mes journées m'apporte de profits visibles. » Je fais mien ce propos de Sénèque à Lucilius, et comme – encore un emprunt à l'auteur de *La tranquillité de l'âme* – « jamais je ne m'intéresserai à aucune nouveauté, même à une pensée belle et utile, si je dois être seul à profiter de mon savoir²⁰ », je ne peux pas m'empêcher de partager avec vous le plaisir retrouvé de (re)lire les auteurs latins (et grecs) que j'ai trop longtemps délaissés. Sénèque, toujours et encore lui ! disait que « c'est n'être nulle part que d'être partout ». Donc, c'est entendu, je reste à... Rome ! Et c'est dans cet esprit que j'ai lu dernièrement le roman de Robert Graves *Moi, Claude, empereur*. J'aimerais citer bien des pages de l'œuvre de Robert Graves comme la rencontre du jeune Claude avec Pollion, ami de Catulle, d'Horace et de Virgile : « Je travaillais à la Bibliothèque d'Apollon quand je vis entrer Tite-Live, accompagné d'un petit vieillard alerte en robe de sénateur. » Le courant passe entre « Petit Claude » et le vieux Pollion qui lui confie cette mission : « Si après ma mort tu découvres quelque erreur importante dans mes livres, je te permets [...] d'y ajouter les corrections en supplément. Tiens-les à jour : un livre vieilli n'est plus bon qu'à envelopper le poisson.²¹ » On est loin de l'ironie de Sénèque imaginant au ciel la stupéfaction d'Hercule, délégué par Jupiter, quand « il crut qu'il n'avait pas encore affronté tous les monstres » en voyant « cette face singulière, cette façon bizarre de marcher, cette voix qui n'était celle d'aucune créature terrestre, mais dont les sons rauques et brouillés rappelaient celle des bêtes marines²² ». Pauvre Claude ! Sénèque s'amuse, mais s'il a pu faire rire Néron, il aurait mieux fait de le convaincre – un conseil formulé par Épicure – de se faire l'esclave de la philosophie, car – on peut croire Lucrèce – « rien n'est plus doux que d'habiter les hauts lieux fortifiés solidement par le savoir des sages²³ ».

Je laisse le mot de la fin à une spécialiste de la civilisation romaine : « Le rôle de Néron dans le domaine culturel a été particulièrement spectaculaire, successivement positif jusqu'en 62 où l'on assiste à une véritable renaissance de la littérature pro-néronienne, puis négatif à partir de 62 où les écrivains anti-néroniens produisent des œuvres de premier ordre.²⁴ »

1. Eugen Cizek, *Néron*, Fayard, 1982, p. 48. 2. Pétrone, *Le Satiricon*, texte établi, traduit et annoté par Alfred Ernout, Les Belles Lettres, 2009, p. XV. 3. *Ibid.*, p. 2. 4. *Ibid.*, p. 85 et 86. 5. *Ibid.*, p. 134. 6. *Ibid.*, p. 134. 7. *Ibid.*, p. 161. 8. *Ibid.*, p. IX. 9. *Ibid.*, p. 85. 10. Lucain, *La Guerre civile*, texte établi et traduit par A. Bourguery et M. Ponchont, Les Belles Lettres, 2017-2018, tome I, p. 5. 11. *Ibid.*, tome I, p. 10. 12. *Ibid.*, tome II, p. 183-184. 13. *Ibid.*, tome II, p. 185. 14. *Ibid.*, tome II, p. 185. 15. *Ibid.*, tome II, p. 175-176. 16. Perse, *Satires*, traduction Bernard Pautrat, Imprimerie Nationale Éditions, 1995, p. 36-37. 17. Horace, *Satires*, I, IV, texte établi et traduit par François Villeneuve, Les Belles Lettres, 1932, p. 60. 18. Perse, *op. cit.*, p. 10. 19. Perse, *op. cit.*, p. 46-47. 20. Sénèque, édition établie par Paul Veyne, Bouquins/Robert Laffont, 2010. 21. Robert Graves, *Moi, Claude, empereur*, traduit de l'anglais par Mme Rémond-Pairault, Gallimard, 2013. 22. Sénèque, *L'Apocoloquintose du Divin Claude*, texte établi et traduit par René Waltz, Les Belles Lettres, 2010. 23. Lucrèce, *De la nature*, traduit du latin par José Kany-Turpin, Aubier, 1993, p. 115. 24. Catherine Salles, *Lire à Rome*, Les Belles Lettres, 2008 (1992), p. 65.

HISTOIRE ROMAINE

Le paradoxe de Marc Aurèle, empereur et...philosophe



Marc Aurèle
Musée du Louvre

S'interrogeant sur la vie humaine, Marc Aurèle dans ses *Écrits pour lui-même*, auxquels on a souvent donné le nom de *Pensées*, se demande ce qui peut « la faire supporter » (E. Bréhier) ou plus simplement, selon une autre traduction, ce qui peut « nous guider » (A. I. Trannoy), sinon « une seule chose, la philosophie » (II, 17) qu'il épousa bien avant sa femme, Faustine la Jeune, la fille d'Antonin le Pieux auquel il succéda en 161. Elle « illumina toute sa vie » écrit Yves Roman¹, mais comment pouvait-il « faire cohabiter en lui des pensées et des actions aussi diverses, sinon opposées² », comme, par exemple, écrire que « le propre de l'homme, c'est d'aimer même ceux qui l'offensent » (VII, 22), et dans le même temps appliquer la loi dans toute sa rigueur à l'encontre des chrétiens qui ne voulaient pas sacrifier et participer aux fêtes païennes ?

On peut croire Yves Roman quand il écrit que Marc Aurèle « préféra toujours l'humain³ », mais cette sollicitude avait ses limites. Si « toute sa vie, Marc Aurèle trancha avec humanité en faveur des esclaves⁴ », il ne remit jamais en cause le système de l'esclavage. Quoiqu'il en soit, son action, de son avènement au pouvoir en 161 à sa mort en 180, reposa sur « un immense sens de la justice » allié à « un souci permanent de l'efficacité⁵ ». Sous son règne, si l'on met de côté la guerre qu'il mena du Tigre et de l'Euphrate au Danube, « il n'y eut aucune action véritablement fracassante, aucune construction gigantesque, mais, sous le regard des dieux, une réelle tentative de maintien de l'harmonie du monde⁶ ». Parlons justement des dieux. On peut voir à Rome un bas-relief représentant Marc Aurèle qui sacrifie devant le temple de Jupiter. Les conceptions religieuses de l'empereur philosophe étaient multiples, faisant appel le cas échéant à l'astrologie ou à la magie, mais il est incontestable qu'elles « trouvaient leur fondement dans une doctrine stoïcienne omniprésente⁷ ». Quant à son incompréhension du christianisme, si, de sa part, elle s'explique, il est clair que, « plus encore que pour d'autres éléments de sa personnalité, elle relève par bien des côtés du paradoxe⁸ ». Sa pensée ne semble-t-elle pas parfois proche du christianisme ?

1. Yves Roman, *Marc Aurèle, l'empereur paradoxal*, Payot, 2013, p. 87. 2. *Ibid.*, p. 8. 3. *Ibid.*, p. 222. 4. *Ibid.*, p. 218. 5. *Ibid.*, p. 212. 6. *Ibid.*, p. 222. 7. *Ibid.*, p. 239. 8. *Ibid.*, p. 256.

Marc Aurèle sacrifiant devant le temple
de Jupiter
Musée du Capitole (Rome) ⇒



Julien l’Apostat, l’empereur qui aimait les dieux et les livres

Être soi, penser par soi-même. Le regretté Lucien Jerphagnon (1921-2011) en rappelle la nécessité dans un livre d’entretiens avec Christiane Rancé dont l’historien de la pensée espérait qu’il dérangerait « un peu » son lecteur et le délivrerait de la dictature de « ce que tout le monde dit¹ ». Lucien Jerphagnon ne faisait assurément pas partie, selon le mot de Vladimir Jankélévitch, des « penseurs sachant penser ». Un livre comme *Julien, dit l’Apostat* en témoigne. Ne voulait-il pas « qu’on découvre [une vie], et non qu’on reprenne de vieux ragots tant de fois recopiés² » ? De fait, la littérature chrétienne (Grégoire de Naziance, Cyrille d’Alexandrie) n’a pas épargné l’empereur qui aimait les dieux et...les livres. Si, au début du XX^e siècle, Julien (332-363) restait pour Paul Allard un « personnage énigmatique, qui, tout à la fois, attire et repousse », Lucien Jerphagnon en brosse un portrait autrement plus sympathique, constatant que sous son règne « il n’y a pas de génocide, pas d’holocauste ; il n’y a pas même de persécution à proprement parler ». Et finalement, si des chrétiens périssent dans des conditions pénibles, ce qui s’est passé apparaît « sinistre mais infime, inadmissible mais négligeable ». On comprend, en lisant *Julien, dit l’Apostat*, que Lucien Jerphagnon se soit senti « comme un devoir de justice envers la mémoire flétrie de ce prince³ ».

📖 1. *De l’amour, de la mort, de Dieu et autres bagatelles*, Albin Michel, 2011, p. 22. 2. Lucien Jerphagnon, *Julien, dit l’Apostat*, Tallandier, 2008, p. 132. 3. *Ibid.*, p. 132.

IN PINACOTHECAM PERUENI UARIO GENERE TABULARUM MIRABILEM

J’arrivai dans une galerie de tableaux remplie de merveilles les plus diverses

PÉTRONE



Julien l’Apostat par Edward Armitage (1875)

Walker Art Gallery Liverpool

NIL DULCIUS EST BENE QUAM MUNITA TENERE EDITA DOCTRINA SAPIENTUM

Rien n’est plus doux que d’habiter les hauts lieux fortifiés solidement par le savoir des sages

LUCRÈCE